

Gilles Le Pape

Idées de Dieu,

dans la civilisation chrétienne.



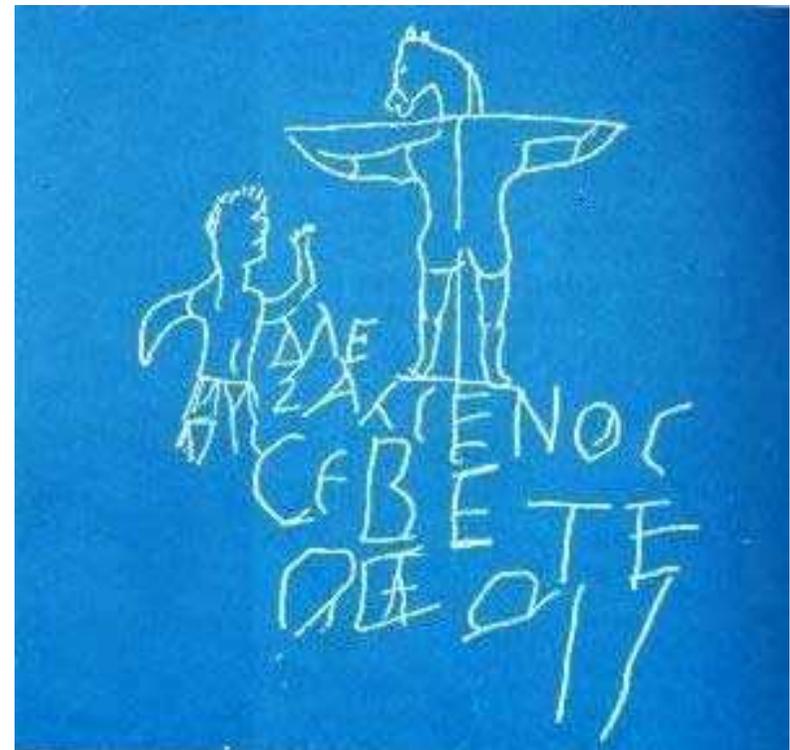
Éditions 

Gilles **LE PAPE**
Les Charmes
77510 - Verdelot
☎ : 01 76 92 00 14
Courriel : gilles.lepape@gmail.com
Site : <http://ecrituresmagiques.chez-alice.fr>
Type : ESSAI, Nombre de signes (espaces compris) = 343 000.

Photo couverture : Max Ernst (1891-1976), *La Vierge corrigeant l'enfant Jésus devant trois témoins*, 1926, Museum Ludwig, Cologne.

ISBN 88-7252-279-X

© by **Éditions Édite** juin 2009
79 rue Amelot – 75011 - Paris
Imprimé en France.



Graffiti romain (Mont Palatin de Rome)

dans la civilisation chrétienne.

Gilles Le Pape

Idées de Dieu,
dans la civilisation chrétienne.

Éditions Édite

Idées de Dieu

Du même auteur :

Les Écritures magiques, Aux sources du Registre des 2400 noms de Martinez de Pasqually, éd. Archè Edidit, Milan, 2006.

Quelques collaborations (ouvrages collectifs) :

Cryptography in W.J. Hanegraaff (éd.), *Dictionary of Gnosis and Western Esotericism*, Leiden / Boston : E.J. BRILL, 2005.

Les Langues secrètes, in *Politica Hermetica*, éditions L'Âge d'homme, Lausanne, 1999.

Écritures secrètes, in *Dictionnaire critique de l'Ésotérisme*, dirigé par Jean Servier, éditions PUF (Presses Universitaires de France), Paris, 1998.

Transcription du *Rituel de Maître Fendeur*, in *Point de vue initiatique*, Cahiers de la G.L.D.F. N° 91, 1993.

Écritures 'à lunettes' en théurgie, in *Les cahiers de Saint-Martin*, éditions du Palimpseste, Vol. VII, Chécy, 1988.

À paraître :

Journal de ma campagne (de la mystification au savoir).

De l'admirable palingénésie : Du phénix alchimique à la problématique théologique (titre provisoire).

Sommaire

Introduction	9
I Du Christianisme en général et du catholicisme en particulier	31
Du Dieu caché	43
Des sacrements	51
Des interdits et du mal	62
II Du mythe et de l'idée reçue	77
De sa place dans l'histoire	89
De son caractère immuable, intangible	102
Du bon dosage du merveilleux	107
De l'idée reçue et de ses semblables	111
III De sa nature et sa structure	117
Des preuves scientifiques de l'existence	
Du Christ	127

De la misogynie de l'Église	135
IV De l'idée reçue à l'idée non reçue	147
De l'apocatastase	152
Du pardon du péché	156
De la souffrance	161
De la naissance de l'idée non reçue	167
V Conclusions	175
VI Annexes	182
1- Des papes	183
2- Liste des papes	191
3- Liste des conciles	198
4- Repères chronologiques	207
5- Bibliographie sommaire	210
VII Notes complémentaires	213

Introduction

Introduction

« *Inutile d'envoyer nos enfants au catéchisme, plus personne ne va à l'église. Quant au baptême, je veux qu'ils puissent choisir plus tard...* ». La laïcité aurait donc le dernier mot, balayant d'un ultime revers les restes poussiéreux des croyances d'antan. Balayant du même coup deux mille ans d'histoire, ou, du moins, l'une des clés indispensables à la compréhension du passé. Cette réfutation de l'immanence célèbre notre entrée dans un nouveau Siècle des Lumières sous le doux éclairage freudien de la religion comme névrose¹. La *Critique de la raison pure* y est poussée à ses ultimes limites pour, non seulement séparer le sacré du profane, mais pour condamner à l'exil la pensée religieuse. Nous avons donc enfin jeté aux orties ce carcan pour gens simples. Force est de reconnaître, toutefois, que ce renoncement à une forme supposée de niaiserie ou de faiblesse, risque de nous plonger dans une misère spirituelle qui rend illisible le déroulement de l'histoire. En effet, la question ici ne relève pas tant de la foi, une

¹ S. Freud, *L'avenir d'une illusion*, Paris, PUF, 2004. Un éclairage très français s'il en est, car si l'on excepte l'Argentine et le Brésil, la France reste le dernier pays où la psychanalyse relève généralement du dogme freudien. Une psychanalyse qui dans ce cas, sans l'être, s'apparente par bien des aspects à une religion.

affaire privée, que d'un bagage culturel qui s'étirole au point de rendre inaccessible aux générations montantes, la logique de nos aïeux. L'histoire de l'Occident, en dehors de la longue litanie des faits qui s'égrènent à la manière d'un inventaire à la Prévert, sans logique apparente, ne se pénètre que si l'on s'interroge sur les pensées, les rêves et les espoirs de ceux qui l'on vécue. Les hommes pensent et agissent au sein d'un cadre culturel où le religieux est une composante essentielle. Pendant tout le Moyen-Âge, par exemple, il n'est d'histoire que religieuse. Aussi, toutes époques confondues, ont-ils raconté leur propre histoire en des formes narratives différentes mais toujours imprégnées de ce bagage spirituel. Lorsque le quotidien, la *doxa*² politique ou religieuse ne correspondent plus à leurs attentes, les hommes frelatent l'histoire. Et plus encore que le récit de leur vie, ils construisent alors une métahistoire, celle qui aurait pu être, bâtissent des légendes, des mythes ou des contes dont nombre d'entre eux deviendront si vrais qu'ils sont aujourd'hui des idées reçues qui se substituent au réel. On doit alors réfléchir sur l'histoire religieuse non en réfléchissant sur la foi, mais sur la façon dont se pense la foi. C'est donc une étude de l'histoire de quelques idées que nous proposons, un travail 'intellectuel' qui nécessite une approche critique du religieux, ce qui est fort différent d'une affirmation de sa croyance, et pas forcément plus simple.

² Du grec *doxa*, ensemble des opinions communes (des croyances...) d'une société, relatives au comportement social et à sa communication. L'étude du phénomène doxique se situe au point de rencontre de la sémiologie, de la sociologie et de l'épistémologie.

L'Église catholique, comme religion tout autant que comme institution, représente le corpus culturel sans doute le mieux partagé en Occident. En disant partagé, nous entendons que la population concernée, croyante ou non, possède une connaissance assez grande sur ce qui constitue les règles de fonctionnement de l'Église, ses messages et son histoire. À la Bibliothèque nationale de France, qui est sans aucun doute le meilleur reflet de notre patrimoine culturel, le juif Rabi Ieschoua plus connu sous le nom de Jésus, revendique la deuxième place en nombre de fiches. La première place est occupée par... Dieu. Tout le monde donc, ou presque, est pénétré de ce savoir religieux, de ces acquis implicites ou explicites qui partagent en commun un parfum d'éternité et la couleur des certitudes. Cette culture populaire et religieuse si répandue est installée dans la durée depuis deux mille ans, profondément inscrite dans le temps. Elle représente l'aspect fondamental de ce que l'on appelle couramment la civilisation chrétienne.

Pourtant, l'idéal d'une institution qui fonctionne n'est pas l'éternité mais la stabilité, et cet horizon réconfortant est inaccessible par nature à l'Église, parce qu'elle est avant tout évangélique, toujours dans le temps du 'pas encore'. « *L'Église n'est pas un musée d'archéologie...* » disait Jean XXIII³ car la foi n'existe pas en état d'apesanteur, planant au-dessus des réalités humaines. Elle doit être de ce monde, versatile dans une société régie par l'éphémère, en dépit de son attirance naturelle pour tout ce qui tend vers l'absolu ou l'éternité. À ce titre, la foi se doit de guider l'homme dans son évolution et dans ses avancées sociales qui, pour

³ Henri Fesquet, *Les fioretti du bon pape Jean*, Paris : Fayard, 1965.

l'essentiel, évoluent dans le temps. Aussi, et conformément à cet idéal de stabilité, ce que l'on juge souvent comme intangible, comme datant 'des débuts de la chrétienté', ne représente en réalité qu'une des multiples facettes d'un système en permanente évolution, instable par définition. Le port de la soutane comme vêtement ecclésiastique de ville, cette longue robe noire fermée de trente-trois boutons par exemple, n'aura pas duré un siècle. Son abandon fut pourtant vécu comme la perte d'une identité multiséculaire, comme la violation d'un pilier de l'Église, s'agissant en fait d'une idée reçue par trois ou quatre générations seulement. À l'opposé, certains changements qui lui succèdent comme la communion dans la main, sont des retours à des pratiques plus anciennes et plus solides. Il est donc bien délicat de se former une opinion quant aux 'traditions ancestrales', pour autant que cela ait un sens, ou même, soit important. La tradition est souvent vécue comme un signe d'authenticité de la foi, comme l'héritage d'un âge d'or et donc comme source de vérités hors des négociations sociales modernes.

L'abandon du chant grégorien dans nos églises pour une musique qui, il est vrai, est souvent de piètre qualité⁴, a été vécu comme un renoncement au « *chant*

⁴ Rien de bien neuf car on critique déjà l'introduction de musiques profanes dans les églises au XVI^e siècle (H.C. Agrippa, *De incertitudine et vanitate scientiarum*, 1531). La qualité des chants modernes n'est pas la seule cause : Le prêtre fait aujourd'hui chanter l'assemblée, alors qu'auparavant, seuls deux ou trois enfants chantaient et le *Kyrie* emplissait alors l'Église de sa perfection. Faire chanter l'assemblée, qui ne sait pas, ajoute ainsi à la médiocrité ce que l'on gagne en participation.

millénaire du peuple chrétien ». Cela même alors que le premier répertoire d'authentique grégorien à l'usage des paroisses en France, c'est-à-dire le premier outil qui 'standardise' le grégorien hors des abbayes, date de 1930. C'était hier. Notons, à ce propos, que le chant grégorien est né à Metz à la fin du VIII^e siècle⁵, et n'a pas été composé par le pape Grégoire (590-604) comme le veut la légende, en dépit d'une importante iconographie justificative diffusée pendant des siècles. Il en va ainsi de nombre de symboles 'éternels' comme l'hostie ou le sacrement du mariage, représentatifs de cet aspect trompeur d'immuabilité de notre institution religieuse. Et pourtant elle paraît incontestablement stable. Elle donne l'apparence, contre nature, d'une institution hors d'atteinte de la futilité des hommes et de la frivolité des modes.

Pourrait-il en être autrement quand tout ce savoir semble traverser les générations et les siècles, toujours semblable à lui-même et dont les sources, à n'en pas douter, remontent aux origines du christianisme ? C'est du moins l'image commune ressentie dont chaque détail, que l'on soit croyant ou non, codifie notre comportement. Deux mille ans d'histoire chrétienne ont modelé non seulement l'essentiel de nos règles sociales,

⁵ Créé sous le nom de chant messin (*cantilena metensis*), découverte que l'on doit aux travaux des moines de l'abbaye de Solesmes (Sarthe), le mot grégorien n'apparaît qu'à la fin du IX^e siècle. La notation musicale n'est pas utilisée et l'apprentissage est oral, laissant une grande liberté, pas seulement rythmique, aux interprétations. Il s'agit en un premier temps, non de grégorien tel que nous le connaissons, mais d'une hybridation fluctuante de chants laïcs et religieux, de grégorien, des chants de Gaule et de Rome comme des chantres eux-mêmes. La chorale est alors située entre le célébrant et l'assistance.

de nos lois et de nos usages, mais il n'est pas même une science qui ne soit marquée par l'influence des pensées religieuses ou magiques⁶. En dehors même des acteurs du christianisme et de ses pères nombreux, I. Newton (la gravité) se passionna pour l'alchimie, J. Kepler (le mouvement des planètes) fut astrologue, N. Bohr (physique quantique) choisit le taoïsme quand son collègue Strödingen penchait pour l'hindouisme. Toutes ces démarches curieuses, voire irrationnelles pour certaines, ont souvent participé à la construction de théories qui font encore autorité. Nous n'évoquons pas ici, tant la chose est banale, les nombreux théologiens catholiques dont l'apport scientifique est incontestable, pourtant guidés chacun par une conception très religieuse du monde.

Si l'Église, ou la pensée religieuse et magique en général, conditionnent les actes de notre vie, le mode d'emploi de l'Église est souvent brouillé par de nombreuses idées reçues, légendes ou mythes, devenues réalité au fil du temps. Ces idées, reçues comme des vérités, tissent au même titre que les souvenirs de l'histoire vraie, des liens d'appartenance qui relient le sujet à l'Église et à la collectivité. Elles façonnent aussi les rites du religieux, greffent leurs racines « antiques » sur un message spirituel, pour le servir au plus près des attentes du peuple des fidèles. Le rite développe alors si bien son apparence ancestrale qu'il devient incontournable et s'auto justifie à la faveur de l'habit d'éternité dont le revêt l'idée reçue. À tel point que le

⁶ Nous n'assimilons aucunement ces deux derniers termes qui, s'ils cohabitent parfois, ou tendent à se superposer comme nous le verrons, ont des sens bien différents l'un de l'autre.

rituel peut devenir autosuffisant, considéré et répété pour lui-même et relever alors, à proprement parler, de l'acte magique. Il sombre en ce cas dans le ritualisme, comme une forme de caricature du 'rite' à la manière du moralisme face à la morale⁷. Il arrive quelques fois que le *bénédicté* par exemple, bien que relevant probablement d'origines monastiques réellement anciennes, illustre assez bien ce cas. Pourtant, la tradition prophétique de Jésus s'est souvent opposée à la tradition sacerdotale liée au Temple (et donc au rite). Si la foi ne peut jaillir d'une profanité désertique ou d'un monde totalement sécularisé, la primauté d'un culte, si ancien soit-il, est périlleuse. De fait, l'attention méticuleuse, voire obsessionnelle apportée à la gestuelle du rite cache et gâche souvent tout espoir de contact avec Dieu. Il résulte que parfois, des hommes deviennent si 'religieux' qu'ils s'éloignent sans doute de l'état de chrétien. En effet, la fascination du merveilleux et du pointillisme rituel rend alors presque impossible l'annonce d'un Christ pur et simple, et par là même très difficile le surgissement de la foi.

Les termes 'idées reçues' ne sont pas pris ici au sens du cliché, du stéréotype ou du poncif, mais bien d'un savoir, ou supposé tel, en tous cas de représentations ou de schémas culturels partagés. L'idée reçue est alors une des briques de ce savoir collectif que chacun peut s'approprier, à des fins justificatrices ou explicatives de ses actes. Perçue comme peut l'être une évidence, l'idée reçue est par conséquent, de manière plus forte encore que le fait historique, un nœud de communication du groupe social. De manière plus forte

⁷ Le ritualisme expose au risque d'un attachement, plus ou moins honnête et nostalgique, à un passé de référence.

car elle est, comme nous le verrons, en parfaite adéquation avec nos attentes et nos besoins psychologiques. En effet, si la teneur d'une idée reçue, son sens et l'image qu'elle transmet n'est pas la représentation exacte du fait originel, ce leurre est souvent le refuge ultime des problématiques humaines. Il est le garant d'une solution politique ou religieuse pour un public qui a trouvé, avec sa naissance, une réponse adaptée à ses espérances légitimes.

L'idée reçue prend donc racine dans une illusion de réalité, mais projette dans le futur ses rêveries, l'ombre de ses angoisses ou la symbolisation de ses désirs politiques. Projection parfois paradoxale, car si, dans l'absolu, la carte est en quelque sorte dissociée du territoire, elle y est en superposition, en confusion avec le réel. C'est ainsi que l'idée reçue, tout comme le mythe, conduit le réel et se fait vraie, rendant indiscernable le fait de la légende. Par un très fort phénomène de rémanence, elle participe donc à l'élaboration de la modernité. Alors, d'une manière plus globale et à la lecture de l'histoire, existe-t-il des faits ou seulement des interprétations ? L'imagination, en interprétant le vécu dans une démarche sociale, donne ou redonne aux faits leur importance, elle nous livre un passé lisible qui rend intelligible le présent. L'idée reçue, en effet, est construite, pour l'essentiel, sur des données tangibles... simplement interprétées. Certaines époques se prêtent particulièrement à ce jeu de reconstruction et la culture populaire médiévale en est une source généreuse. Celle-ci est, de fait, beaucoup plus à la recherche d'une vérité spirituelle parfaite, d'un cheminement de son histoire conforme à sa soif d'absolu

(la recherche du Graal et autres grands mythes chrétiens) qu'à la vérité historique telle que nous l'entendons. La Renaissance ensuite, adaptera cette façon d'aborder le passé avec, entre autres courants de pensée, la *Prisca theologia*⁸ dont nous reparlerons par la suite. Chaque époque utilise ces 'fausses barbes' à sa manière, pour redessiner, traits à traits, les visages de son l'histoire. La Renaissance est particulièrement coutumière du fait et l'extraordinaire essor des utopies voit soixante-dix titres édités sur ce sujet au XVIII^e siècle, alors que huit seulement ont vu le jour au siècle précédent⁹. L'évolution des techniques de l'imprimerie est insuffisante à expliquer cet engouement pour l'utopie. La Renaissance s'achève d'ailleurs sur une Révolution qui n'est pas étrangère à ce courant¹⁰.

De ce point de vue, il importe peu aujourd'hui que ces échappées du réel, ces glissements de l'histoire aient ou non des prétentions de vérité lors de leur création, car dans tous les cas, ils sont reçus comme tels et se manifesteront identiquement comme autant de pierres pour construire le socle de nos certitudes.

Il existe donc bien une barrière, fluctuante mais indestructible, entre le réel et le savoir, et le second n'est pas souvent fils du premier, même s'il partage amplement avec lui un air de famille. L'idée reçue occulte alors le réel de ses savoirs imaginaires, de ses débordements temporels et sociaux, et nous offre

⁸ Courant où il est d'usage, pour ce qui concerne notre propos, de se recommander ou d'attribuer son écrit, à quelques grands prédécesseurs (Hermès, Orphée, Jésus etc.) pour justifier la véracité de ses dires car ce qui est ancien est considéré comme incontestable.

⁹ *Dictionnaire des utopies*, M. Riot-Sarcey, *In extenso*, Paris : Larousse, 2006, p. 116.

¹⁰ Ni, naturellement, au courant humaniste en général.

comme seul outil une grille de lecture pervertie de la réalité des faits. C'est, en contrepartie, une grille conforme à nos attentes, à nos aspirations, ou à nos illusions nostalgiques. Au risque même, parfois, de perdre toute pertinence historique.

Dans une démarche différente de l'idée reçue, mais avec des résultats comparables ou identiques, on trouve nombre de descriptions historiquement et théologiquement correctes mais inaccessibles, des savoirs de l'Église. Ces tentatives d'archétypes du savoir sont élaborés par les intellectuels religieux, qui ont souvent recours à un vocabulaire qui leur est propre. Celui-ci est difficile d'accès, voire incompréhensible à qui n'a pas une formation théologique, au point que le public concerné, la communauté de ses fidèles, ne peut en saisir ni le sens ni la portée. Il est, en effet, bien difficile d'éprouver un élan d'amour et d'adhérer à la « consubstantialité des hypostases trinitaires », même s'agissant de la nature du père, du fils et du Saint-Esprit. Ces savoirs, cachés par des mots, constituent souvent ce que nous nommons ici des idées non reçues. À la différence des idées reçues, elles sont en tous points exactes et conformes au bon entendement de la théologie, mais leur sens est d'autant plus impénétrable que le vocabulaire qui les porte est incompréhensible. Elles sont donc souvent occultées par un concept plus accessible, mais moins exact et moins pertinent, sous la forme d'une idée reçue. Cette idée reçue parle de la même problématique que l'idée non reçue dont elle est la conséquence, mais elle peut-être à ce point déformée qu'elle en devient contradictoire.

Pour illustrer ce propos, prenons ici exemple d'une idée non reçue en regard avec la notion d'infinie bonté de Dieu, notion fondamentale du christianisme, celle de la récapitulation de tous dans le Christ¹¹ qui se nomme apocatastase. Un mot difficile à ce point que le seul autre mot avec lequel il cohabite habituellement est eschatologie¹²... Et pourtant l'eschatologie est la raison d'être même du christianisme, son seul réel objectif, sa finalité ultime dans la résurrection des corps affirmée par le *Credo*¹³ du début du III^e siècle : le retour du Christ à l'état de pureté. L'idée, comme le concept, est clair pour le théologien mais ne s'offre pourtant pas, aussi fondamental soit-il, à l'espérance du chrétien puisque toutes les créatures ne seront pas sauvées. Supprimer la dimension eschatologique de la Parole chrétienne apparaît, en effet, une trahison de l'Espérance, dont la résurrection est un point important. L'idée non reçue par son destinataire le prive ainsi des grandeurs et beautés de sa foi. L'espérance messianique intègre-t-elle ses propres limites, tel que le définit la condamnation de l'apocatastase, en rejetant le salut de Satan et des damnés ? Était-il nécessaire de condamner cette infinie bonté dès le VI^e siècle ? Il est vrai que le mot, 'apocatastase', qui implique immédiatement sa condamnation et sa restriction, en fait à l'évidence une

¹¹ Ep 1, 10, de la supériorité de la grâce sur le péché (Rm 5, 17) etc.

¹² Qui a trait aux réalités dernières, ultimes. Elle disserte sur la fin des temps, le jugement dernier ou le retour du Christ.

¹³ Sous sa forme primitive, et connu sous le terme 'symbole des apôtres', le *Credo* exprime les vérités de la foi. « je crois à la résurrection de la chair... ». Cf. également 1 Cor 15, 53-54. Notons que l'incinération est accessible au catholique depuis mai 1963, mais l'Église déconseille très fortement de disperser les cendres (*Code de Droit Canonique*, c. 1176 §3).

idée non reçue, et non recevable, comme nous le verrons par la suite¹⁴ ...

...

SAUT DE 10 PAGES

...

I

**Du christianisme en
général et du catholicisme
en particulier.**

¹⁴ Au chapitre IV.

Du christianisme en général et du catholicisme en particulier.

L'œcuménisme facile, et un peu malhonnête, qui prend corps dans des réflexions du type « *Au fond, nous croyons tous en Dieu* »¹⁵, devrait être toujours suivi de la question « *J'entends bien, mais en quel Dieu ?* ». Caractéristique de l'époque contemporaine, et en particulier depuis Vatican II (1962), l'originalité certaine du judéo-christianisme cède peu à peu le pas à cet œcuménisme qui devient un modèle intuitif dans la sphère du religieux. Le dialogue interreligieux devient caricature et tend à se résumer tristement par l'adage : « *Toutes les religions se ressemblent* ». Il entraîne alors souvent un appauvrissement de chaque partie, ramenant nos différents en matière de *credo* à des querelles de clochers : Dieu est un concept universel et se décline en diverses croyances. C'est un peu la perspective simpliste adoptée par la plupart des encyclopédies en ce domaine. Le christianisme a pourtant tout fait pour éviter d'en arriver là, pour ne pas rallier cette bannière sans doute trop réductionniste à son goût qui, sous couleur d'entente cordiale entre les peuples (à moins qu'il ne s'agisse d'un

¹⁵ Vittorio Messori, *Hypothèses sur Jésus*, Paris : Mame, 1978.

dernier sursaut pour sauver la foi en général), tend à gommer ses caractéristiques si originales. Suffirait-il de gratter le beau poli qui habille chaque religion, comme s'il s'agissait d'une forme d'imposture ou de trompe-l'œil, pour découvrir en dessous un même Dieu, porteur d'un même message ? Faut-il simplement forcer un peu le trait pour découvrir une sorte de dénominateur commun, universel et standardisé, à toutes les croyances ? S'agit-il d'une version moderne de ce que l'on nomme aujourd'hui le 'théisme universel'¹⁶ qui cherche ici quelques vérités religieuses communes, une forme du 'plus petit dénominateur commun' des mathématiques de notre enfance ? Qu'est-ce qui rapproche ces dieux ? Qui autorise, non une comparaison, mais une confusion entre le Dieu chrétien et Allah en Islam ? Entre ce Dieu qui s'appelle père et est sujet à la pitié, et Allah qui transcende toute nature et qui dépasse tout en supériorité ? Sans doute peu de chose quant à la perception que nous en avons, chacun de notre côté. Il semble que nous basculions de l'œcuménisme au syncrétisme qui fusionne hérésie et orthodoxie, qui tente l'unification de l'inconciliable. Cette tendance à gommer les différences se justifie-t-elle par le terme même de religion que généreusement, Lactance¹⁷ rattachait au verbe latin *religare* en précisant que ce mot signifie relier (les hommes entre eux). Or, si cette interprétation est politiquement (et sans doute religieusement) correcte, elle est étymologiquement fautive. On peut bien

¹⁶ Les historiens parlent généralement du 'théisme universel' à propos de l'état d'esprit régnant à la fin du Moyen-Âge, et de la démarche des humanistes entièrement tournés vers les sages supposées de l'Antiquité.

¹⁷ *Des institutions divines*, IV, 28.

rapprocher religion du latin *religio* qui désigne une attention scrupuleuse, une croyance, une crainte pieuse ou une vénération, pour faire ensuite un saut plus incertain vers *relego* qui exprime le fait de repasser par la pensée, la lecture ou par un lieu¹⁸, et qui, éventuellement, peut signifier (*religatio*), lier (la vigne par exemple, mais non relier) vis-à-vis des dieux (et non des hommes). Force est de constater également que plus la religion relie les hommes, plus elle divise, sépare les croyants des incroyants, source de tant de différends de l'histoire passée et contemporaine. « *Pensez-vous, dit le Christ, que ce soit la paix que je suis venu mettre sur la terre ? Non, je vous le dit, mais plutôt la division* » (Luc 12, 51).

Parallèlement à la perception populaire de l'œcuménisme, une des idées reçues les plus répandues veut qu'informer, voire former sur la religion de son voisin, favorise une meilleure cohabitation des hommes. La majorité des juifs et des musulmans, et particulièrement lorsqu'ils vivent près de frontières communes, connaissent fort bien les fondements de la religion pratiquée par leurs voisins. Mais un constat s'impose, ceci n'empêche clairement pas les violences entre ces communautés. Informer sur les origines supposées coraniques du *hidjab*¹⁹, le voile islamique pour la femme, ne changera probablement pas notre point de vue d'occidental sur cet attribut peu conforme à nos valeurs et particulièrement au positionnement de la femme dans nos sociétés. D'autant le voile (son origine)

¹⁸ *Relegere* (relire, recueillir) était le choix, plus païen, de Ciceron (*de Inventione*, II, 53).

¹⁹ *Sourate du hidjab*, sourate 24, *La lumière* 30 et 31.

est autant musulman que le chapeau breton est protestant, remontant à au moins mille ans avant le Christ, en Assyrie. L'islam le rendit obligatoire, c'est tout. Nous pourrions aussi, en des raisons similaires, invoquer la Bible pour l'imposer car il est dit dans le Cantique des cantiques (4, 1) : « *Que tu es belle, mon amie, que tu es belle. Tes yeux sont des colombes, derrière ton voile* »²⁰. Sans doute faut-il considérer que ce voile, porté en nos pays occidentaux, relève probablement plus souvent d'une revendication culturelle ou communautariste que d'une position religieuse incontournable. Les procès connus au Canada ou en Angleterre à l'encontre du système éducatif, par exemple, montrent encore que connaître l'histoire des sikhs ne rendra pas le port du *kirpan*, un poignard d'une vingtaine de centimètres traditionnellement porté dans la religion sikhe²¹, plus acceptable dans les écoles. Tenter de faire coïncider l'ensemble des courants religieux, en cherchant à tout prix une sorte de plan synoptique à la façon des évangiles, verse plus sûrement dans le syncrétisme que dans l'aide à la compréhension mutuelle. Ne serait-il pas plus opportun de chercher à faire accepter les différences ? Une autre façon d'aborder les choses serait de considérer ce syncrétisme comme un acte volontaire mais non avoué, sachant que cette méthode permit sur quelques siècles à l'Église catholique, d'assimiler de nombreuses croyances sur son

²⁰ Ou encore Gn 24, 65 ; 1 Co 11, 13 etc.

²¹ Notons que La religion sikhe, fondée au XV^e siècle par Govind Singh dans le nord de l'Inde, interdit à ses fidèles de se couper les cheveux et la barbe, et exige que les hommes portent un turban. C'est, de manière caricaturale, une sorte de voie entre islam et hindouisme, qui proclame pour sa part l'égalité de l'homme et de la femme.

chemin. Une sorte d'œcuménisation forcée, visant à donner meilleure allure aux symboles, aux dieux et aux saints de l'autre. Ce serait une vue certes idéalisante, mais peu charitable et encore moins probable. La combativité de l'Église n'est plus ce qu'elle était alors. Les temps ont changé, les méthodes également. Alors Dieu est-il une réalité composite qui se présente sous la forme la plus appropriée à chacun, en un succédané facile et déguisé du vrai Dieu ? Cette idée reçue est-elle crédible en tous lieux ou n'est-elle qu'une manière de 'prêt à penser' sociale qui cesse d'exister aux limites de nos frontières ? Si l'Église se meurt en France, c'est peut-être d'un excès de tolérance face aux insultes de tous types que ni l'islam, ni même le judaïsme ne toléreraient. Toute attaque envers l'une de ces deux religions serait, en effet, immédiatement taxée de racisme et jugée comme telle. Curieusement, une attaque contre le catholicisme est appréhendée comme une marque forte de la laïcité, et donc respectable par tous. Le cinéma comme la littérature, aux goûts de certains, font parfois injure au Christ et à son institution dans une réprobation, il faut bien le reconnaître, plus que modérée. Placer Mahomet²² dans des situations similaires à celles que nous avons connu pour certaines affiches de film, reviendrait à signer l'arrêt de mort du réalisateur. Qu'on se souvienne des *Versets sataniques*

²² Mahomet est équivalent à Mohamed (ou encore Muhammad), avec un ou deux 'm', selon les traductions du nom original du fondateur de l'islam Ibn-Abdallah Abou'l Cassem, né à la Mecque en 570.

de Salman Rushdie²³ ou des caricatures suédoises de Mahomet parue dans la presse en 2006. On parlera d'exceptions du terrorisme religieux. Les conséquences font que cette idée reçue 'œcuménique' qui veut que toutes les religions se ressemblent n'est, de fait, guère applicable qu'en Occident chrétien. Il ressort cependant qu'une telle idée reçue, aussi récente soit-elle, est à l'évidence difficilement réformable.

Doit-on parler alors d'extrémisme concernant les réactions très vives de certains islamistes²⁴ ? Il faudrait encore expliquer en quoi l'intégrisme catholique est différent du libéralisme juif ou du fondamentalisme musulman. Ces extrémismes représentent-ils réellement une dérive, une forme d'autisme religieux, ou sont-ils l'aboutissement normal de la religion comme le suppose, non sans arguments, Gilles Kepel en *La revanche de Dieu*²⁵ ? Aucune religion n'est guerrière par essence, par nature, pas plus qu'il n'est de religion dont on peut affirmer qu'elle ne répandit que la joie, l'amour et la tolérance. Elles sont ce qu'en font les hommes, et certains extrémistes ont déjà coupé le lien entre la religion et la culture. Ils appliquent, de fait, une mondialisation qui n'a rien à envier à sa consœur économique, et regardent les cultures non comme laïques, et donc supportables, mais comme païennes.

²³ Coran LIII, 19-20, la citation de ces versets, et de ces déesses (Lat, Al'Ozza et Manat), valut à l'auteur une *fatwa* de condamnation à mort car « *Il n'y a pas d'autre dieu qu'Allah* ».

²⁴ Pour ce qui est de la terminologie, usuellement est 'islamiste' celui qui utilise l'islam à des fins politiques. Le 'fondamentaliste' y ajoute une idéologie (l'islam des origines comme seul valide) que 'l'intégriste' veut imposer, parfois, en devenant 'terroriste'.

²⁵ Paris, Le Seuil, 1991.

L'homme juge donc ses pairs, et sans préjuger de la validité des 'tribunaux révolutionnaires' des mouvements extrémistes, la sentence encourue est souvent une condamnation à la peine capitale. Serait-elle la marque rétrograde des confessions non chrétiennes²⁶ ? Le christianisme est-t-il fidèle à l'appel du Nouveau Testament pour ne pas juger ? Les États-Unis par exemple, un pays où la Bible et les références à Dieu sont omniprésentes, ne sont pas encore complètement débarrassés de la peine de mort. Pour autant, ceci ne doit pas surprendre car durant vingt siècles, l'Église catholique a toujours conforté les partisans de la peine capitale²⁷. En dépit de quelques contestations, toutes contemporaines, l'Église n'a jamais condamné formellement (*urbi et orbi*) cette pratique. Plus encore, le *Catéchisme de l'Église catholique* reste clair sur ce point de justice, et envisage la punition « *sans exclure dans des cas d'une extrême gravité la peine de mort* » (2266-2267). S'agit-il d'une symbolique du sacrifice ? Il faut pourtant convenir que le Jugement Suprême, dont la peine capitale pourrait être une des facettes, n'est pas de notre monde. Remarquons également qu'aux États-Unis,

²⁶ Notons que, pour ce qui est de l'islam, seul Dieu peut dire ce qui est licite et ce qui ne l'est pas. Le Coran (et le recueil de la *Sunnah* de Mahomet) est, de ce point de vue, la source du droit musulman classique tel qu'écrit dans la *Déclaration islamique universelle des droits de l'homme* promulguée à Londres en 1981 par le Conseil Islamique. Ce droit prévoit la peine de mort notamment pour celui qui abandonne l'islam, ou tente de détourner un musulman de sa foi. Il ne s'agit donc pas de déviance cruelle, mais de l'application des commandements divins.

²⁷ La Bible est ici un guide assez opaque, ce peut être Mt 26, 52 ou Gn 9, 6 Vs Ex. 20, 13. Le débat n'est pas tranché.

catholiques et protestants en sont à part égale partisans et abolitionnistes. Ce n'est donc vraisemblablement pas une question de confession, mais une interrogation que nous devons aborder avec beaucoup d'humilité avant de brandir nos critiques vers nos frères musulmans.

Une autre jeune idée reçue veut que la religion amorce une civilisation postchrétienne, que la crise des vocations, comme la chute « *vertigineuse* » de la fréquentation des églises, signe la mort du christianisme. La force de cette idée reçue est qu'elle s'appuie sur un constat réel, chiffres à la main, et qu'elle profite de ce qui ne peut passer que pour des tentatives désespérées de sauvetage par l'État, pourtant séparé de l'Église depuis un siècle. Un État français qui, en effet, fournit les meilleurs efforts en donnant à l'école laïque²⁸ l'ouverture aux questions religieuses, à grand renfort de débats et de deniers publics comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent. Cette idée reçue est d'autant plus forte que l'anti-cléricalisme d'antan est aujourd'hui une position désuète avec, entre autres raisons, l'effondrement du communisme. L'histoire a maintenant démontré que le catholicisme était plus solide et plus durable que le marxisme²⁹ et cela, tout en ayant triomphé de courants philosophiques aussi robustes et athéistes que ceux de Nietzsche ou de Sartre par exemple. Nul pouvoir politique ne parvient à le déloger vraiment.

²⁸ Il est amusant de rappeler ici que la première école primaire obligatoire est créée par Calvin, à Genève, très en avance sur la laïcité, trois siècles avant Jules Ferry.

²⁹ Nous reviendrons cependant sur ce sujet en fin d'ouvrage car le marxisme, comme tous les grands récits, réorganise les faits historiques autour d'un mythe central, et des idées reçues.

Bonaparte, par le Concordat de 1801, se réattribuait une prérogative royale de l'Ancien Régime, celui de nommer les évêques. Curieusement, et en dépit de la séparation des églises et de l'État un siècle plus tard en 1905, ce droit existe encore pour les diocèses d'Alsace et de la Moselle où l'évêque est nommé par le président de la République Française et rémunéré par le ministère de l'Intérieur. L'ensemble des ministres (prêtres, pasteurs, rabbins...) est rémunéré de la même manière. Ceci car le Concordat n'a pas été abrogé par l'annexion allemande en 1870, ni lors de la reprise française en 1919. De la même manière, dans ces deux régions, l'enseignement religieux est obligatoire dans le premier et le second degré, et l'islam, par exemple, n'est pas un culte reconnu. Si la souplesse des procédures actuelles qui s'appliquent en ce cas évite que la laïcité ne soit trop bafouée, ces exceptions constituent tout de même une entorse singulière à la loi de 1905. D'autant que ce cas dérogatoire n'est pas unique puisqu'il concerne également la Guyane et les territoires d'outre-mer³⁰. Pourtant, si l'on chausse ses lunettes européennes ou mondiales où les ordinations sacerdotales sont en hausse, on ne peut que constater que la crise est essentiellement française. Elle n'est, de plus, pas forcément celle du christianisme. Cette crise ne touche

³⁰ L'action « *cultes* » est dotée de 55,9 millions d'euros en crédits de paiement et de 55,96 millions d'euros en autorisations d'engagement au sein du projet de loi de finances pour 2007. Cette action regroupe 1409 équivalents temps plein travaillés correspondant aux ministres des cultes reconnus en Alsace et en Moselle. Projet de loi de finances pour 2007 (www.senat.fr/rap/a06-083-1/a06-083-12.html#toc74).

en effet pas le catholicisme aux États-Unis ou dans les nombreux pays de l'Est par exemple, pas plus qu'elle ne concerne l'Église orthodoxe ou protestante en Europe en général. Les pays du sud sont plutôt en expansion de ce point de vue, sachant qu'en Afrique par exemple, l'accès à la prêtrise ou au pastorat est généralement perçu comme une promotion sociale. Pour faciliter les choses, il faut reconnaître que les autorités locales se montrent assez tolérantes pour ce qui concerne les entorses au célibat. On ne peut donc tirer de conclusion sur le christianisme à partir de notre nombril franco-français, mais tout au plus, parler d'une crise du catholicisme en France. Cette crise est, dans les mêmes proportions, présente en Amérique du Sud. Là, ce n'est pas le christianisme qui est touché mais plus sélectivement l'Église de Rome, car prêtres et fidèles se rallient à d'autres églises évangéliques de tous types. Et encore, on ordonne aujourd'hui en France, autant de diacres permanents (qui ne peuvent, il est vrai, célébrer l'eucharistie) dont certains peuvent être mariés, que de prêtres. Doit-on parler préférentiellement, même si le discours est moins vendeur pour les médias, de mutation sociale plutôt que de crise de l'Église ? La période de la Révolution française connut déjà une telle situation. Doit-on considérer que le célibat est une des causes importantes de cette désaffection des ordinations quand les églises protestantes qui admettent le mariage des pasteurs, de leurs propres aveux, montrent un clergé en surnombre ? Quand, parallèlement, les laïcs 'célibataires' (non mariés) sont plus nombreux que jamais ? Les orthodoxes, de leur côté, ont 'coupé la poire en deux' si l'on peut dire : les prêtres peuvent se

marier, mais non les évêques. Faut-il vraiment considérer le célibat³¹ des prêtres comme une armature, une composante indissociable du système clérical³² ? Le temps est pourtant loin où Origène considérait que le péché se transmettait par l'acte sexuel. Ce sujet fut longtemps celui de la discorde, et il est vrai que le deuxième concile du Latran (1123-1139) avait déjà condamné, sans grand succès d'ailleurs, le concubinage ecclésiastique et le sacerdoce héréditaire. Par voie de conséquence, le fils d'un prêtre a désormais besoin d'une dispense de Rome pour être ordonné. L'abstinence prend donc tout son temps pour s'imposer, à ce point que la chasteté ne deviendra la *Sainte vertu* qu'au XVII^e siècle. Cependant, une différence étonnante subsiste, ambiguë : le prêtre s'engage à ne pas se marier par le vœu de célibat, alors que le moine promet de ne pas avoir de rapport sexuel par son vœu de chasteté. L'intitulé même du vœu est-il significatif ? Il est, en tous cas, ouvert aux interprétations divergentes.

La question de la diminution du nombre de prêtres en France, ce pays champion de la laïcité, peut être cependant considérée comme grave. En dehors du statut social incluant le célibat, le rite, et en particulier un rite que plus personne ne veut présider, serait-il dévalorisé ? Malheureusement, il résulte de ce manque de postulants au sacrement de l'ordre, que le savoir-faire des prêtres a beaucoup de mal à se transmettre, car il s'agit bien, de ce point de vue, d'un véritable métier d'artisan où

³¹ Concernant le célibat de prêtres, on se réfère généralement à 1 Co 7, 35.

³² Position toujours fermement maintenue par le pape Benoît XVI à l'heure où nous écrivons ces lignes.

l'expérience est importante. La question de la prêtrise aujourd'hui n'est pas seulement quantitative, mais on comptait mille ordinations par an dans les années 1970, pour une centaine seulement aujourd'hui. Afin de palier ce manquement, le dernier concile prévoit, insiste pourrait-on dire, pour qu'en complément du baptême et de l'enterrement, un laïc puisse aussi célébrer le sacrement du mariage. Ceci se produit dans le même temps où l'Église constate que les demandeurs de sacrements sont de plus en plus des non croyants ! Une véritable réflexion sur la force et la magie³³ du rite s'impose probablement. Ce qui rassure est que le dépérissement du vivier de la prêtrise, à bien y regarder, ne s'aggrave pas plus vite que la perte des fidèles qui fréquentent les églises. Les proportions sont, somme toute, stabilisées. Ce constat s'accompagne souvent de discours sur l'extension de l'islam dans le monde. Or, s'il est vrai que les musulmans sont de plus en plus nombreux, ce n'est pas uniquement dû à un taux de natalité très supérieur au nôtre. Il faut tenir compte du fait que tout enfant né d'un musulman (celui qui pratique l'islam) est considéré comme musulman lui-même. On naît musulman par son père, à la différence des chrétiens qui décomptent de leurs statistiques les non baptisés, les agnostiques ou les athées, autant de notions incompatibles avec l'islam. C'est d'autant plus efficace que l'Islam permet à un musulman d'épouser une femme chrétienne (car les enfants seront alors obligatoirement musulmans), et refuse qu'une femme musulmane épouse un chrétien (car en ce cas, les enfants peuvent 'choisir')... Le mode de calcul est ainsi fort différent, à ce point que toute comparaison de chiffres est vouée à la

³³ Au sens où nous l'évoquions dans l'introduction.

plus grande approximation. Il faudrait, de plus, parler de réislamisation plutôt que d'extension de l'islam. Les musulmans ont non seulement une démographie bien plus dynamique que la nôtre, mais également aujourd'hui, une foi beaucoup plus conquérante. De plus, la question cléricale ne se pose pas chez eux pour au moins deux raisons. La première est la force de leur foi qui limite l'abandon de la religion, la deuxième est qu'il n'existe pas de hiérarchie chez les musulmans. Il n'y a aucun équivalent de notre pape à sa tête (qui serait alors comme un calife des premiers temps), ni, par conséquent, aucun clergé pour le soutenir. Cette structure souple présente pourtant l'inconvénient de laisser en permanence une place convoitée par tout *leader* ambitieux³⁴. Si un musulman veut être imam, il le peut par sa simple décision (mais il peut alors devenir un imam sans talent). On peut, enfin, être imam car son père l'était. Le pouvoir intemporel est, en ce cas, accepté comme héréditaire, ce qui facilite bien les vocations.

Du Dieu caché

Ainsi, tirer des conclusions est un exercice toujours périlleux tant l'appréciation d'un fait, même incontestable...

SAUT ...

³⁴ Nous pensons naturellement à Khomeiny il y a quelques années, mais tout autant à Ben Laden, autre prétendant également déclaré.

Idées de Dieu *dans la civilisation chrétienne.*

Deux mille ans d'histoire chrétienne ont modelé non seulement l'essentiel de nos règles sociales, de nos lois et de nos usages, mais il n'est pas même une science qui ne soit marquée par l'influence de la pensée religieuse. Tout le monde donc, ou presque, est pénétré de ce savoir religieux, de ces acquis implicites ou explicites qui partagent en commun un parfum d'éternité et la couleur des certitudes. Il est vrai que l'Église semble incontestablement stable. Elle donne l'apparence, contre nature, d'une institution hors d'atteinte de la futilité des hommes et de la frivolité des modes. Cependant, le visage de l'Église est souvent brouillé par de nombreuses idées reçues devenues réalités au fil du temps. Que ce soit au sujet de Satan, du mariage, de la confession, du Purgatoire ou de la chasteté, ces idées, reçues comme des vérités, tissent au même titre que les souvenirs de l'histoire vraie, des liens d'appartenance qui relient le sujet à l'Église et à la collectivité. L'idée reçue devient alors une des briques de ce savoir collectif, perçue comme peut l'être une évidence. L'idée reçue est, par conséquent et de manière plus forte encore que le fait historique, un nœud de communication du groupe social. De manière plus forte car elle est, par nature, en parfaite adéquation avec nos attentes et nos besoins psychologiques. En effet, si la teneur d'une idée reçue et l'image qu'elle transmet n'est pas la représentation exacte du fait originel, ce leurre est souvent le refuge ultime des problématiques humaines, le garant d'une solution politique ou religieuse pour un public qui a trouvé, avec sa naissance, une réponse adaptée à ses espérances. Alors pourquoi l'idée reçue, à quelle problématique se propose-t-elle comme solution, voire comme alternative ? Pourquoi a-t-elle redessiné les images de Dieu qui nous sont parvenues ? C'est, pour l'essentiel, ce à quoi cet essai tente d'apporter des éléments de réponse.

Gilles Le Pape, historien diplômé de l'École Pratique des Hautes Études en Sciences Religieuses, est l'auteur d'une étude sur les écritures magiques utilisées en théurgie (Archè Edidit, 2006) et de nombreux articles et collaborations à des ouvrages de type universitaire et à vocation internationale. Il finalise encore un 'Journal' sur l'idée reçue en histoire : comment la mystification devient savoir.